

L'homme aux rubans noirs de Sébastien Bourdon

Il peut paraître présomptueux de sélectionner comme œuvre de prédilection une des icônes du musée Fabre. C'est un peu comme si le visiteur du Louvre choisissait la Joconde ou le radeau de la Méduse. Tout a été dit sur ce portrait d'un inconnu fait par Sébastien Bourdon à l'occasion de son séjour à Montpellier en 1657-58. Il a fait l'objet d'innombrables articles écrits par des spécialistes de renom et la liste des expositions où il a figuré est impressionnante. Et c'est justement l'une d'entre elles qui me l'a fait apprécier à sa juste valeur.

C'était au début du mois de décembre 2006, à l'occasion d'un week-end parisien. Nous étions allés à l'Orangerie pour sa réouverture voir l'exposition consacrée aux peintres de la réalité, dont une section reconstituait celle de 1934, dédiée au XVII^e siècle et demeurée fameuse. Bien sûr, nous avons longuement admiré les Le Nain et les Latour. Mais le choc émotionnel le plus intense, totalement inattendu, a eu lieu dans une grande salle garnie de portraits. À peine y avais-je pénétré que mon regard était immédiatement attiré, à plusieurs mètres de distance, par un homme jeune au regard mélancolique, dont la chemise, éblouissante de blancheur, jaillissait par les crevés de l'habit brun. Et les 2 rubans noirs rattachant ses manches aux poignets, à la mode de l'époque, s'harmonisaient merveilleusement avec le reste du vêtement. Il y avait dans la pièce d'autres portraits, d'artistes réputés ou moins connus, mais l'homme aux rubans noirs crevait littéralement l'écran, ou plutôt sortait de son cadre. En me rapprochant, j'ai reconnu le tableau du musée Fabre. Et pourtant je le connaissais bien, je l'avais vu plusieurs fois dans le vieux musée alors fermé pour rénovation et à l'exposition Bourdon de 2000 au Pavillon sur l'Esplanade. Mais l'ambiance, la présentation et l'éclairage étaient différents et le modèle représenté par Bourdon écrasait de sa présence les contemporains auxquels il était confronté. C'est donc paradoxalement à Paris que j'ai vraiment découvert mon compatriote montpelliérain du XVII^e siècle.

Nul ne saura jamais le nom ni l'histoire qui se cachent derrière ce portrait. Fabre l'a acquis d'un marchand d'art montpelliérain et son origine locale ne fait guère de doute. Pourrait-il s'agir d'un des consuls de la ville peints par Bourdon, en groupe et individuellement ? Notre homme est bien jeune pour remplir déjà cette fonction. En tout cas, il appartient à la haute société, son habit et son allure en font foi. Et il fallait être bien né et disposer de gros moyens pour pouvoir poser devant le maître de l'Académie Royale venu de Paris dans sa ville natale, très sollicité par les élites civiles et religieuses. Mais au delà du contexte montpelliérain au XVII^e siècle, c'est le visage qui nous attire. Le regard doux et mélancolique est celui d'un homme certes jeune mais qui a déjà vécu, sans doute douloureusement. La vie était rude à cette époque, la Fronde s'était achevée il y a moins de 10 ans et la guerre contre l'Espagne s'éternisait. La peste sévissait épisodiquement. Si l'on ne mourait pas dans l'enfance, la maturité venait vite, on se mariait tôt, on avait beaucoup d'enfants dont quelques uns survivaient et on ne vivait pas très vieux. Notre inconnu porte dans son regard un peu triste et méditatif une réflexion sur la misère du temps, ses joies et ses peines, et la brièveté de la vie.

Je vais toujours saluer l'homme aux rubans noirs quand je traverse la galerie des griffons dans le nouveau musée. Il est merveilleusement entouré : d'autres œuvres de Bourdon, bien sûr, mais aussi de La Hyre, Le Sueur, Poussin, Duguet et bien d'autres. Le tableau est toujours magnifique et parfaitement mis en valeur mais je n'ai plus jamais éprouvé cet éblouissement visuel de l'Orangerie. Comme les visiteurs, il est bon que les œuvres voyagent et se confrontent à d'autres, elles n'en retirent que des avantages.

Michel Pages